

MUSIQUE

Anniversaire de la mort de Vincent d'Indy. — Société des Études Mozartiennes : *Grand'Messe en ut mineur*. — Premières auditions : Charles Koechlin (*Le Livre de la Jungle, Cinq Chorals, Fugue en fa mineur, Fugue Symphonique*); Gotovac (*Kolo Symphonique*); Julien Krein (*Concerto pour violoncelle et orchestre*); Louis Aubert (*Trois Mélodies*). — Concerts divers : M. Pedro de Freitas-Branco; M. Albert Roussel; Mmes Lise Granger-Daniels, Pignani-Salles et M. Robert Salles. — M. Xavier de Marichalar.

Sauf une exception (sans doute involontaire), les associations symphoniques ont célébré comme il convenait **l'anniversaire de la mort de Vincent d'Indy** en inscrivant à leurs programmes des œuvres du maître disparu le 2 décembre 1931 : à la Société des Concerts, M. Philippe Gaubert a donné une magnifique exécution de la *Symphonie sur un thème montagnard* (avec le concours de Mlle Emma Boinet); aux Concerts Colonne, reprenant la baguette, M. Gabriel Pierné a dirigé *Saugefleurie* et le Prélude du premier acte de *Fervaal*, et Mme S. Balgurie a chanté, merveilleusement, le serment de Vita, de *l'Etranger*, tandis que, de l'autre côté de la place du Châtelet, aux Concerts Poulet, M. Emile Cooper donnait tous ses soins à une exécution très belle du Prélude de *Fervaal* et que M. Pedro de Freitas-Branco (chef d'orchestre des Concerts de Lisbonne, dont je dirai plus loin le haut mérite) faisait applaudir aux Concerts Padeloup *Jour d'Été à la Montagne*.

Mais un hommage plus large encore — puisque, grâce à la radiodiffusion du festival, des milliers d'auditeurs disséminés à travers le monde purent écouter les ouvrages joués — fut rendu à la mémoire du maître par M. Henri Tomasi, à la salle du Conservatoire. Il faut louer M. Tomasi non seulement pour sa pensée pieuse et pour la belle exécution de ce concert, donné par l'Orchestre Radio-Colonial, mais encore pour la composition du programme. A côté du prélude de *Fervaal*, du *Lied Maritime* et de *l'Invocation à la mer*, de *l'Etranger* (que Mme Germaine Lubin chanta avec un art admirable), il inscrivit des œuvres récentes, et, pour cette raison, beaucoup moins connues. Voilà certes une intelligente notion des services que peut rendre la radiodiffusion. Elle peut nous aider à sortir de la routine où s'enlisent tant d'associations symphoniques.

Tout Vincent d'Indy, en effet, n'est point dans la *Cévenole* ni dans *Wallenstein*. M. Tomasi, par une interprétation lumineuse, souple et nuancée, a révélé à beaucoup d'auditeurs qui les ignoraient que le *Diplyque méditerranéen* et que le *Poème des Rivages* sont des pages qui honorent la musique française et qui sont parmi les plus radieuses et les plus belles que la mer aient inspirées à un artiste. Il a prouvé, du même coup, ses qualités très brillantes et très sûres. Elles font de lui l'une de nos meilleures baguettes : en l'écoutant, en le voyant, on comprend tout le sens du mot *conduire*, et tout le rôle du chef. Le Quatuor Calvet joua, en perfection, le *Troisième Quatuor* à cordes, en *ré bémol*, l'une des dernières œuvres de Vincent d'Indy et qui témoigne de la verdeur, de l'entrain et de la jeunesse d'esprit conservés par le maître jusqu'à son dernier jour.

La semaine précédente, au Salon d'Automne, une matinée avait pareillement été réservée aux ouvrages de musique de chambre de Vincent d'Indy — occasion fort appréciée de réentendre la *Sonate pour violon et piano*, que jouèrent avec le sentiment le plus juste et le style le meilleur Mlles Georgette Le Roy et Marthe Dron, violoniste et pianiste auxquelles Mme Bergeron, violoncelliste, vint se joindre pour donner du *Premier Trio* une exécution impeccable. Et Mme Mady Beaumont, après *L'Invocation à la Mer* et le *Lied Maritime*, chanta de manière exquise les *Chansons populaires du Vivarais (La Bergère aux Champs)* auxquelles Vincent d'Indy, en les parant d'une grâce nouvelle, a su conserver toute leur fraîcheur et tout leur charme naïf.

§

Le grand public — la Salle Pleyel était trop petite pour le contenir et le moindre strapontin s'y trouvait occupé — a donné à la **Société des Etudes Mozartiennes** un témoignage éclatant, et a ratifié le jugement des quelques heureux qui, au printemps dernier, avaient pu entendre la *Messe en ut mineur*. Je ne reviendrai point sur l'œuvre elle-même — un grand et magnifique chef-d'œuvre, et qui, même parmi les merveilles que nous devons au maître de Salzbourg, brille d'un magnifique éclat; mais je dois constater que l'épreuve

d'une audition publique a confirmé tout ce que nous avons pensé lors de la révélation de cette *Messe*. L'ouvrage s'est, pour ainsi dire épanoui largement l'autre soir devant une audience recueillie. Il y aurait quelque impertinence à s'étonner que Mozart obtint semblable succès. Mais en un temps où l'on a tant d'occasions de voir que la foule, de plus en plus, recherche dans la musique ce qui ressemble à l'acrobatie, où le virtuose remporte plus de succès que l'œuvre et où le snobisme règne si bien, au détriment du goût, la victoire de la Société des Etudes Mozartiennes doit être célébrée. Il faut en reporter le mérite à sa présidente, Mme Octave Homberg, dont les persévérants efforts ont ainsi trouvé leur récompense, à M. Félix Raugel, chef d'orchestre digne des œuvres qu'il dirige, à Mmes Elizabeth Schumann et Castellazzi, à MM. J. Planel et J. Hazart, aux chœurs disciplinés et à M. Ibos, organiste excellent, qui ont renouvelé dans l'immense salle Pleyel le prodige réalisé déjà une première fois à l'ancien Conservatoire.

§

Il y a des artistes dont la pudeur est si ombrageuse que, loin de rechercher les occasions de faire applaudir leurs œuvres, ils semblent redouter le succès. Tant de vraie modestie est rare, aujourd'hui plus que jamais; pourtant on la rencontre encore, et M. Charles Kœchlin nous en donne l'exemple. Il a tous les titres qui valent à d'autres, beaucoup moins pourvus de mérites, l'admiration de leurs contemporains; et cependant, hors d'un cercle assez étroit de musiciens, qui donc lui rend justice? Qui donc sait même le rôle essentiel joué par M. Charles Kœchlin dans l'histoire de la musique moderne? Qui donc reporte à leur véritable auteur maintes trouvailles dont certains, dix ans plus tard, on tiré leur profit? Pourtant, par ses œuvres symphoniques et vocales ou par ses traités théoriques, M. Charles Kœchlin a exercé et continue d'exercer sur les « jeunes » une influence discrète, mais considérable. Il possède une vaste culture; il est non seulement un homme très instruit, mais un homme de goût très sûr, — un honnête homme, comme on disait si bien autrefois. Mais toutes ces

qualités et tout ce savoir ne remplacent point dans notre société le « savoir-faire » dont se montrent si bien pourvus tant et tant de médiocres. On peut discuter les idées de M. Charles Kœchlin, n'aimer point certains de ses ouvrages; mais il est scandaleux qu'un homme de sa très haute valeur, et si excessive que puisse être sa modestie, ne soit pas encore mis à son rang.

Le **Festival Charles Kœchlin**, donné par l'Orchestre Symphonique de Paris, sous la direction de M. R. Désormière, vait-il réparer cette injustice? Je veux l'espérer. Mais il y a chez M. Charles Kœchlin une qualité très noble et que, cependant, le public regarde comme un défaut. S'il fallait définir d'un mot M. Kœchlin, on pourrait dire qu'il est un *précurseur*. Rôle aussi ingrat que nécessaire dans l'histoire de l'art; il ne donne aux artistes d'élite qui le tiennent qu'une popularité tardive et mal réparatrice des injustices qu'il leur a fallu subir. Je ne sais si l'heure de ces réparations a sonné pour M. Kœchlin. Il y a longtemps, en tous cas, que l'estime et l'admiration de ses pairs lui sont acquises. On voudrait seulement que les programmes de nos concerts fussent plus accueillants à ses œuvres, et je suis sûr que le public du samedi et du dimanche acclamerait le *Livre de la Jungle*, comme il fut acclamé l'autre soir salle Pleyel.

M. Charles Kœchlin a choisi dans le chef-d'œuvre de Kipling quatre épisodes : la *Chanson de Nuit*, la *Berceuse phoque*, le *Chant de Kala Nag* (l'éléphant captif) et enfin, la *Course de Printemps*. Heureux choix : puisqu'il était impossible de tout donner, on ne pouvait, avec plus de discernement, avec un sens plus profond de la poésie si particulière qui émane du livre célèbre, faire élection des pages propres à susciter un commentaire musical. Les trois poèmes ont inspiré à M. Kœchlin des mélodies, reprises par le chœur et l'orchestre, soutenues par la symphonie, pleines d'admirables trouvailles et qui font naître dans l'esprit de l'auditeur des sentiments et des sensations tout pareils à ceux que donne une lecture du texte de Kipling. C'est d'un très grand art, et si juste, si vraiment beau, si profondément original qu'on éprouve une sorte d'éblouissement devant sa révélation. Avec *Chil*, le vautour, on plane doucement dans l'ombre, à l'heure du soir où la Nuit

REPRO

envahit la terre. Ce n'est point une description que le musicien a entreprise : c'est une évocation, une suggestion, et si puissamment réalisée que, dès les premières mesures, l'auditeur est conquis. Je ne saurais entrer dans le détail de ces pages si belles, si pleines de musique : il y aurait bien de la fatuité à tenter l'analyse d'une telle œuvre après une seule audition, et sans avoir vu la partition. Mais ce que je dois déclarer, en toute sincérité, c'est mon émerveillement (partagé d'ailleurs par l'assistance entière), et c'est mon désir de réentendre bien vite ce chef-d'œuvre. Et je ne sais si la *Berceuse phoque*, ou si le *Chant de Kala Nag*, l'éléphant qui pleure sa forêt natale et sa liberté perdue, et qui veut oublier l'anneau de son pied, et l'entrave qui le lie — ne sont pas encore plus beaux. Et puis, dans cette *Course de Printemps*, où l'orchestre seul traduit la folle ardeur de Mowgli qui sent s'éveiller en lui l'instinct voluptueux, et qui fuit, haletant, à travers la nuit, comme le compositeur a su exprimer, tout en répudiant les effets déclamatoires et la grandiloquence, mais par les moyens les plus neufs, les plus personnels — et les plus convaincants — la souveraine grandeur du drame vieux comme le premier printemps du monde et jeune éternellement. Jamais les « audaces » polytonales n'ont été mieux justifiées qu'en ces pages chargées de mystère et qui s'achèvent dans la pureté, la simplicité monodique de la Voix de la Nuit, alors que « toutes les voix de la Jungle grondent comme une corde basse de harpe qu'aurait touchée la lune, la pleine lune du Nouveau Parler, éclaboussant du flot de sa lumière la roche et l'étang, et filtrant au travers des millions de feuilles ». Le mieux est de citer Kipling lui-même, puisque cette musique, pourtant exempte de « littérature » et si purement musicale, exprime avec une telle fidélité la poésie même de Kipling.

La deuxième partie du programme comportait une *Fugue en fa mineur*, cinq *chorals* et une *Fugue symphonique*. Les chorals ont été écrits dans les modes de *la*, de *fa*, de *mi*, de *ré* et de *sol*. Ils sont fort beaux, et montrent une aisance extrême dans l'emploi des modes médiévaux. Fauré — qui fut le maître de M. Charles Kœchlin — eût aimé ces recherches, où le « modernisme » rejoint la source vivifiante de la polyphonie modale. M. Charles Kœchlin, dont les écrits théoriques

font autorité, s'est plu à les illustrer d'exemples qui sont des œuvres d'art.

Pareillement, les deux fugues sont traitées avec une liberté savante, une aisance qui montrent à quel point l'auteur domine sa matière et se joue de toutes les difficultés. Il est classique de comparer ces ouvrages à la lutte de deux éléments, avec tous les épisodes d'un combat. Jamais la comparaison n'a été mieux justifiée. Elle s'impose à l'auditeur; mais de telles œuvres de « musique pure », comment traduire avec des mots les impressions qu'elles suscitent et comment donner de leurs mérites une explication concrète?

L'orchestre a rempli sa tâche, fort difficile, avec une intelligence et une conscience au-dessus de tous les éloges. M. Roger Désormière, qui le conduisait, a fait preuve des qualités les plus remarquables, et, fort justement, on l'a voulu associer au triomphe de M. Charles Kœchlin dont il avait si vaillamment conduit les œuvres. Mlle S. Nivart et sa chorale, M. Alexandre Cellier à l'orgue, ont droit également aux plus vifs éloges, ainsi que Mme Dolorès de Silvera, dont le beau contralto a si bien exprimé le mystère de la nuit; Mme C. Urner, MM. Dubos et Braninoff ont droit aussi aux félicitations.

§

Si le **Kolo Symphonique de M. Gotovac**, que les Concerts Padeloup nous ont fait entendre, rappelle les Danses du *Prince Igor*, si parfois on songe à Dvorak en écoutant la musique du compositeur yougo-slave, la faute en est au folklore : il y a une parenté très évidente entre cette sorte de griserie rythmique qui entraîne le *Kolo* et la frénésie sauvage des danses polovtsiennes. Reste que M. Gotovac n'est point écrasé par ce rapprochement, et qu'au contraire, son ouvrage, en dépit de ces ressemblances inévitables, demeure original autant par la construction que par la couleur orchestrale dont il est revêtu. Celle-ci est rutilante, mais sans monotonie. Les nuances font habilement valoir les contrastes, et puis il y a dans ces thèmes une santé, une franchise qui sentent le plein air et qui entraînent la sympathie de l'auditeur, comme le rythme, irrésistiblement, doit entraîner les danseurs. Très brillant, mais sans rien d'apprêté, de systématique, ce *Kolo*

symphonique semble appelé à un persistant succès et nul doute que nous le retrouvions souvent aux programmes de nos associations symphoniques. M. Rhené-Baton l'a conduit avec une convaincante chaleur.

M. Cortot, qui dirigeait l'Orchestre Symphonique de Paris, a donné la première audition d'un **Concerto pour violoncelle et orchestre, de M. J. Krein**. Celui-ci est né à Moscou le 5 mars 1913, et pourtant ce concerto porte le numéro d'*opus* 40... Russe d'origine, M. Krein est néanmoins l'élève de M. Paul Dukas, et un brillant élève, je vous assure. Non point seulement parce qu'il a appris et retenu beaucoup de ce qu'un tel maître peut enseigner, mais encore parce qu'il porte en lui-même beaucoup de musique, parce qu'il est riche d'idées personnelles et puis aussi parce qu'il est doué d'une sensibilité que contrôle, sans l'étouffer, une intelligence très vive, un goût très sûr. Cette sensibilité se manifeste avec une sorte de pudeur et une discrétion qui en décuplent le prix dans un *andante* (que M. Eisenberg a joué merveilleusement, comme tout le Concerto d'ailleurs) de grande et belle tenue. Un jeune musicien de dix-neuf ans qui écrit une page comme celle-là doit aller loin. Et d'autant plus qu'il semble doué d'une fertile imagination qui ne le laissera jamais à court de thèmes originaux.

Les **Trois Mélodies de M. Louis Aubert** (*Caresse*, sur un poème de Franiz Toussaint, *les Yeux*, sur un poème de Sully-Prudhomme, et *la Fontaine d'Hélène*, qui fut la contribution du compositeur au Tombeau de Ronsard, édifié par la *Revue musicale* à l'occasion du quatrième centenaire) ont été orchestrées récemment. On sait quel orchestrateur prestigieux est M. Louis Aubert : nul ne tire meilleur parti des ressources de la polyphonie. Et comme l'invention mélodique est chez lui de même qualité, ces trois pièces sont d'une élégance d'écriture et d'une perfection rares. Mlle Pifteau, dont la voix est fort jolie, et l'Orchestre de M. Emil Cooper les ont interprétées avec tout le relief, toute la sobre émotion qui leur conviennent.

§

J'ai fait mention, au début de cet article, du nom de **M. Pedro de Freitas Branco**, chef d'orchestre qui débute

l'an passé à Paris à la Salle Pleyel en conduisant avec une remarquable maîtrise un festival Maurice Ravel. On l'a retrouvé avec grand plaisir aux Champs-Élysées, où, appelé à diriger l'orchestre Padeloup, il a montré les mêmes qualités éminentes, de fine sensibilité, d'ardeur et de précision. La *Symphonie en ut mineur* de Beethoven, qui figurait au programme, lui a permis de prouver, dans un ouvrage connu de tous, la perfection de son art. Il a remporté le succès le plus vif et le plus mérité, auquel on a justement associé la Société des Instruments anciens. MM. Marius et Henri Casadesus, Mmes Lucette Casadesus et Régina Patorni-Casadesus, M. Maurice Devillers, admirables interprètes d'une délicieuse *Symphonie Vénitienne*, de Lorenzati.

Au Salon d'Automne (Séance Armand Parent), une heure de musique a été consacrée à **M. Albert Roussel**, dont la *Sonate pour violon et piano* (M. Chrismens et Mlle Hallé), la *Sonatine pour piano* (Mme Marthe Dron), et des mélodies délicieusement chantées par Mme Blanc-Audra, ont été fort applaudies. Enfin, Mmes **Lise Granger-Daniels**, cantatrice, **Hélène Pignari-Salles**, pianiste, et M. **Robert Salles**, violoncelliste, ont donné un concert composé d'œuvres de Schumann et de Fauré, où tous les trois ont fait preuve des qualités les plus sûres. Ces jeunes musiciens ont l'amour et le respect de leur art joints à un goût très sûr, à une conviction dont la sobre éloquence entraîne les auditeurs.

Enfin je veux signaler les brillants débuts d'un tout jeune violoniste, **M. Xavier de Marichalar**, qui, avec le concours de Mme Gaétan de Navacelle, harpiste de grand talent, a donné un récital remarquable. M. de Marichalar, à l'âge où d'autres n'ont guère dépassé le rudiment, est déjà un virtuose, mais point un de ces petits prodiges qu'on est, malgré leur succès, tenté de plaindre. Son jeu, très brillant, n'a rien de forcé, de pénible. Au contraire, tout, en lui, est sain, normal, équilibré. Dans l'*Adagio* de la *Sonate en sol mineur*, de Bach, par exemple, il est parvenu, par les moyens les plus simples, à émouvoir profondément son auditoire. Il n'a eu pour guides que ses maîtres du Conservatoire de Versailles, MM. Robertval (violon), Guilhot (piano) et Claude Delvincourt. Il n'est nul besoin d'être prophète pour lui prédire le plus bel avenir, et

d'autant plus qu'il nous a fait entendre une *Berceuse* de sa composition, une petite merveille de grâce légère et qui, en vérité, exprime un tempérament de musicien-né.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Les envois de Rome: Ecole des Beaux-Arts, quai Malaquais. — Exposition Paulémile Pissarro: galerie Barreiro. — La mort de Jane Poupelet.

Les **Envois de Rome** intéresseront cette année par la qualité des exposants: c'est une idée ancrée chez nombre de ceux qui sont appelés à décerner les prix de Rome que patience et longueur de temps, obstination, docilité sont des qualités plus précieuses que le don. D'aucuns de ces juges seraient présomptueux de penser autrement. Il y a aussi des prix qu'on pourrait dénommer de lassitude, donnés à des jeunes gens corrects, courageux et opiniâtres. Mais, il y a de bonnes fournées et la Villa Médicis compte, parmi ses pensionnaires, de réels artistes. Les dernières années ont été bonnes.

Le plus doué de ces jeunes gens, c'est le peintre **Yves Brayer**. Voici cinq ans qu'il est notoire, en dehors de l'école, par de retentissantes participations au Salon. Il a le sens du grand tableau et la science décorative. Je ne dis pas ornementale. Il dispose avec bonheur sur une large et longue toile les épisodes d'une action toujours dictée par la vision et non par le souvenir du musée. Des voyages au Maroc lui ont donné des pachas blancs montés sur des chevaux bien dessinés, lancés dans des paysages ocreux près des casbahs rouges. Des voyages en Espagne lui ont fourni cet étonnant boucher de Castille, truculent et noir, près de la bête égorgée, sanguinolente et grumeleuse, et surtout cette éblouissante loge de toréador autour de laquelle se déroule toute l'arrivée, carrosses et foule, à la corrida. L'influence de Delacroix est visible en lui et c'est un très bon signe. Maintenant Brayer est à Rome, et c'est l'Italie qu'il regarde. L'Italie du passé? Certes, et en peintre. Les pensionnaires de la Villa Médicis doivent la première année s'occuper d'une copie. La reproduction d'une fresque toscane par Brayer est un excellent travail. Mais ce qu'il peint à Rome, outre des portraits savoureux de nourrices